



HAL
open science

Le traitement médiatique du LSD en France en 1966 : de la panique morale à la fin des études cliniques

Zoë Dubus

► **To cite this version:**

Zoë Dubus. Le traitement médiatique du LSD en France en 1966 : de la panique morale à la fin des études cliniques. *Cygne noir. Revue d'exploration sémiotique*, 2022, 9, pp.36-62. 10.7202/1091460ar . hal-03768877

HAL Id: hal-03768877

<https://hal.science/hal-03768877>

Submitted on 9 Feb 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Zoë Dubus

Docteure en histoire contemporaine

Aix Marseille Univ, CNRS, TELEMME, Aix-en-Provence, France

Chercheuse associée à l'Institut des humanités en médecine, Centre hospitalier universitaire vaudois, Lausanne, Suisse

Membre de l'équipe *PSYCHOMadd* de l'hôpital Paul Brousse, Paris

Zoe.d@outlook.fr

Le traitement médiatique du LSD en France en 1966 : de la panique morale à la fin des études cliniques

Un article de la revue [Cygne noir](#)

URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1091460ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091460ar>

Résumé

L'année 1966 voit l'apparition dans les médias français d'une nouvelle drogue aux effets présentés comme particulièrement délétères. Le LSD serait à l'origine de psychoses prolongées, de suicides, et mènerait la jeunesse américaine à se rebeller contre la société. Or, à cette époque, la substance est encore principalement un médicament et un outil d'étude du cerveau. Des milliers d'articles scientifiques ont été publiés sur le sujet et démontrent la sécurité de son usage ainsi que ses bénéfices thérapeutiques dans de nombreuses applications. Ces succès n'ayant pas bénéficié d'une couverture médiatique en France, le pays découvre avec effroi l'existence de ce psychotrope menaçant. Le champ lexical de la folie est particulièrement présent dans la couverture médiatique : désormais, c'est dans ce cadre conceptuel que sera appréhendé le LSD. Le gouvernement réagit rapidement en classant la substance dans le tableau des stupéfiants ; cette mesure a pour effet de mettre un terme aux recherches médicales menées à l'époque sur la substance. Par cette étude de cas, l'article vise à illustrer l'impact des paniques morales sur la production scientifique au sujet des psychotropes en s'appuyant sur la littérature médicale et les productions médiatiques de l'époque.

Mots-clés : LSD, psychédélique, mythes, panique morale, médias, presse, drogue

En 1966, le LSD est l'un des médicaments les plus étudiés au mondeⁱ. Les scientifiques travaillent sur ses potentiels bienfaits dans de nombreuses applications : soulagement de la douleur, traitement des addictions, réduction de l'anxiété des personnes en soins palliatifs, dépression, troubles sexuels. Quelques équipes françaises mènent des recherches sur la substance dans une direction tant expérimentale que thérapeutique, mais ces travaux ne bénéficient pas d'une couverture médiatique auprès du grand public. Aux États-Unis en revanche, les médias traitent régulièrement du thème des médicaments psychédéliques depuis le milieu des années 1950 ; au fil des années 1960, la tonalité des articles consacrés à ces psychotropes se renouvelle. Les comptes rendus d'études scientifiques laissent place à des reportages à sensation au sujet de consommation hors cadre médical par des jeunes gens en révolte contre la société américaine. Les effets du LSD y sont présentés sous un jour particulièrement alarmistes : les hôpitaux californiens seraient ainsi remplis de jeunes en décompensation psychotique, les cas de suicide se multiplieraient, il faciliterait les viols et serait responsable des troubles sociaux causés par la jeunesse. Ces publications se vendent bien : les mouvements de contre-culture inquiètent la population et la consommation de LSD constitue une explication ne remettant pas en cause l'ordre établi. La nouvelle génération ne se rebellerait pas pour des raisons valables mais à cause d'un produit chimique détraquant les cerveaux. Ainsi se constitue une panique morale telle que définie par le sociologue Stanley Cohen à partir de deux éléments : l'amplification d'un sujet par les médias conduisant, dans un deuxième temps, à un renforcement du contrôle socialⁱⁱ. Pour le sociologue Nachman Ben-Yehuda, une panique morale se construit en outre par la capacité de ses promoteur·rice·s à mobiliser le pouvoir, à donner une apparence de dangerosité sans commune mesure avec la menace réelle de l'objet concerné, à sensibiliser largement le public, le tout sans rencontrer de résistance franche.

[Nachman Ben-Yehuda, « The Sociology of Moral Panics: Toward a New Synthesis », *The Sociological Quarterly*, 27-4, 1986, p. 495-513, ici p. 496]

Or, en avril 1966 en France, la médecin Claudine Escoffier-Lambiotte, responsable d'une chronique dans le journal *Le Monde*, publie une série d'articles intitulée « Les poisons de l'esprit », reprenant les mêmes thèmes que les tabloïds américains. Elle y ajoute l'idée de « contagion » : des *beatniks* américains auraient commencé à diffuser « l'épidémie » en France. Il s'agit en conséquence de protéger la jeunesse en interdisant au plus vite l'usage de ce produit mortifère. Les articles font sensation. En quelques semaines, la presse française s'enflamme contre cette nouvelle substance qui semble provoquer la folie de ses usager·e·s. Si une partie du corps médical, non impliqué dans les études sur le LSD, s'engouffre dans la vague de condamnation, y voyant notamment des opportunités de carrière, d'autres s'inquiètent des

répercussions de cette campagne de presse sur la recherche. En effet, cette mauvaise publicité ne peut manquer d'avoir des conséquences néfastes sur les études médicales : baisse des financements, craintes des patient·e·s, voire interdiction totale de poursuivre les recherches. De fait, le gouvernement français ne tarde pas à prendre des mesures : par un arrêté du 1^{er} juin 1966, le LSD et d'autres psychédéliques comme la mescaline ou la psilocybine sont inscrits au Tableau B des stupéfiants. Désormais, les scientifiques désirant l'utiliser devront obtenir une autorisation personnelle auprès du Ministère des Affaires sociales. Cette contrainte, dont nous analyserons les détails, annonce la fin des études sur la substance.

Si la notion de « panique morale » appliquée à la médiatisation du LSD aux États-Unis a fait l'objet de plusieurs étudesⁱⁱⁱ, parfois critiques, notamment du fait de la durée du phénomène dans ce pays^{iv}, le cas particulier de la France n'avait pas été étudié jusqu'à présent. Or, grâce au croisement de différentes sources inédites, nous allons montrer que la situation française de cette panique morale est bien originale (notamment comparée à celle des pays anglo-américains), d'après plusieurs caractéristiques :

- 1) l'irruption du sujet dans le paysage médiatique d'où il était absolument absent jusqu'alors ;
- 2) l'unilatéralité des publications, dans un sens péjoratif ;
- 3) l'absence presque totale de prise de position inverse ;
- 4) l'occultation des études scientifiques ;
- 5) la menace d'une invasion de l'étranger (les « *beatniks* » et leur philosophie de vie), provoquant une prétendue « chute de civilisation » ;
- 6) la rapidité des conséquences légales.

En outre, la notion de « panique » se justifie ici, d'une part, d'après la désorganisation des experts du LSD, incapables de réagir devant la soudaineté des attaques contre leur objet d'étude, d'autre part, en constatant les agissements individualistes de certains membres du corps médical, créant et alimentant l'anxiété à des fins personnelles.

L'histoire de cette panique morale est intéressante à plus d'un titre. D'abord, elle illustre l'influence des médias sur les décisions politiques, selon le processus qualifié par Franklin et Lavery de « législation par les tabloïds^v ». D'après ce modèle, les politicien·ne·s ont le devoir de clore une panique amplifiée médiatiquement par le biais de la législation. De plus, elle démontre l'importance d'éléments externes au corps médical dans la recherche sur les médicaments psychotropes, un champ d'étude soumis aux fantasmes des sociétés sur le sujet^{vi}. Enfin elle souligne la pérennité des représentations négatives liées aux substances victimes de ces emballements médiatiques : le LSD conserve ainsi dans l'imaginaire collectif français une

image de drogue particulièrement dangereuse^{vii}, en dépit du consensus scientifique démontrant sa non toxicité, l'absence d'addiction corrélée à son usage et sa sécurité d'emploi, notamment dans un cadre médical^{viii}, mais également en population générale^{ix}. Cette étude de cas permettra donc de donner un exemple concret de l'impact que peuvent avoir les paniques morales sur la production scientifique.

S'inscrivant dans le champ naissant des études psychédéliques (*psychedelic studies*), cet article historique s'appuie sur une riche littérature interdisciplinaire ayant analysé les rapports complexes entre médias et psychotropes. Une grande diversité de travaux ont ainsi étudié l'influence des médias dans la perception des risques liés à la consommation de certaines substances [Alasdair Forsyth, « Distorted? a quantitative exploration of drug fatality reports in the popular press », *International Journal of Drug Policy*, 12-5-6, 2001, p. 435-453. ; Maria M. Orsini, « Frame Analysis of Drug Narratives in Network News Coverage », *Contemporary Drug Problems*, 44-3, 2017, p. 189-211.] ou de la vulnérabilité accrue de certaines populations (notamment les adolescentes) [Ivana Obradovic et François Beck, « Plus précoces et moins sanctionnés ? Usages des statistiques dans les discours sur les jeunes face aux drogues », *Mots. Les langages du politique*, 100, 2012, p. 137-152.], démontrant une absence de mécanismes de contrôle au sujet de l'exactitude des informations transmises, en général traitées sous l'angle de l'exagération. [R. Coomber, C. Morris et L. Dunn, « How the media do drugs: quality control and the reporting of drug issues in the UK print media », *The International Journal on Drug Policy*, 11-3, 2000, p. 217-225.] Ces recherches soulignent combien la concurrence, loin de favoriser la diversité des points de vue sur le sujet, provoque au contraire une uniformisation des contenus, déformés pour répondre aux exigences d'audience. [James D. Orcutt et J. Blake Turner, « Shocking Numbers and Graphic Accounts: Quantified Images of Drug Problems in the Print Media », *Social Problems*, 40-2, 1993, p. 190-206. ; Myriam Tsikounas, « Le discours sur les drogues licites et illicites dans les émissions médicales et les magazines consacrés à la santé publique à la télévision (de 1956 à aujourd'hui) », *Psychotropes*, 20-3, 2014, p. 41-53.]

L'article étudiera dans un premier temps l'apparition et le développement soudain de la panique morale véhiculée par les médias français autour du LSD, largement inspirée par les publications à sensation américaines. Nous examinerons ensuite les répercussions de cette campagne de presse sur le discours politique de l'époque ainsi que sur la législation française, provoquant la stigmatisation des recherches scientifiques menées sur la substance et débouchant sur leur arrêt définitif. Ce travail s'appuie essentiellement sur l'analyse d'articles de presse, de la littérature médicale, des discussions parlementaires, des archives et des conférences données

par les acteurs et actrices ayant participé aux débats de cette époque en France, c'est-à-dire principalement entre 1966 et 1970^x. En l'état actuel des sources disponibles et connues, il n'a pas été possible d'expliquer les origines et les motivations de cette panique morale, ni les liens entre les différents protagonistes. Ainsi, des travaux approfondis sur ce moment charnière de la « carrière » du LSD devront être menés à l'avenir afin d'éclaircir la fabrique de cette campagne médiatique et politique.

1. La panique morale en France

1.1 « Les poisons de l'esprit » créent un cadre conceptuel pour les psychédéliques

En 1966, Claudine Escoffier-Lambiotte est une autorité du paysage médiatique français. Depuis dix ans, elle tient la première chronique médicale de la presse populaire française, qu'elle a elle-même fondé. Détentrice de trois doctorats en médecine, son influence est considérable, tant auprès des journalistes de son époque que du monde de la médecine, étant reliée à ses plus grandes instances. Son travail est reconnu pour sa rigueur, son sérieux, son indépendance. [Dominique Marchetti, *Quand la santé devient médiatique : les logiques de production de l'information dans la presse*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2010, p. 39-41] Cette année-là, le sujet de la consommation de psychotropes par les jeunes *Baby-Boomers* commence à inquiéter l'opinion publique. Le 21 mars, Claude-Gérard Marcus, futur député de Paris, pose au Conseil municipal de Paris la question des « progrès des différentes formes de toxicomanie dans certaines couches de la jeunesse et les mesures de protection qu'elles devraient entraîner »^{xi}. Le LSD n'est pas mentionné et la discussion, qui commence par le cannabis, dérive très vite sur le sujet des médicaments psychotropes légaux, amphétamines et barbituriques en tête. Les psychédéliques en général et le LSD en particulier ne sont donc pas un sujet d'inquiétude, ni pour le Conseil municipal de Paris, ni pour les médecins présents, ni même pour le préfet de police interrogé. Pourtant, prenant en quelque sorte les devants, Claudine Escoffier-Lambiotte se lance donc, les 21, 22 et 23 avril 1966, dans une description terrifiante des conséquences de l'usage de LSD aux États-Unis, basant son récit sur l'expertise d'un autre médecin, le docteur Pierre Bensoussan, neuropsychiatre de l'Hôpital américain de Paris^{xii}, vraisemblablement rencontré lors de mondanités [Entretien avec le professeur Jean-Pierre Soubrier, 02 décembre 2021]. Le contenu de ces articles vise à alerter les Français·es au sujet de ce qui est présenté comme « la drogue la plus dangereuse », importée par des *beatniks* américains : le LSD. Cette substance serait en passe d'y provoquer la « désintégration psychique » de toute une génération de jeunes et menacerait désormais la France. La journaliste évoque ainsi « la vague de folie collective qui emporte aujourd'hui la

jeunesse américaine^{xiii} ». Dans le contexte tendu de la Guerre froide, le produit est même qualifié d'« arme psychochimique ».

Les articles, sous-titrés « Des Aztèques à l'arme chimique », « L'antisociété par l'hallucination » et « Aux sources de la folie », font appel à un champ lexical particulièrement orienté avec des expressions comme : « plantes maudites », « visages de terreur », « angoisse mortelle », « pitoyable », « servitudes », « profonde tristesse », « angoisse intolérable », « visions terrifiantes », « cauchemar », « restent prisonniers », « fléau national », « bête noire », « effets violents », « crime collectif », « désastre », « forme plus avilissante et plus mensongère de la servitude humaine », etc. L'aspect thérapeutique est quasiment absent des articles. L'accent y est en effet porté de manière unilatérale sur les supposés dangers de la substance, à partir d'informations partielles, voire inventées de toutes pièces. Par exemple, d'après l'autrice, les victimes du LSD se retrouveraient hospitalisées « au rythme de 4 par semaine » à Paris ; « ils se remettent généralement, mais après plusieurs mois de traitement. » Le croisement des sources nous permet pourtant de constater qu'un mois après la parution de cet article, le docteur Bensoussan, lorsqu'il présente ses conclusions concernant ses patient·e·s devant ses confrères de la Société médico-psychologique, n'est en mesure de ne présenter que huit de ces « victimes ». [Pierre André Bensoussan, Agamemnon-Alexandros Joannides et Jean-Pierre Soubrier, « Note sur quelques accidents de l'usage incontrôlé des psychodysléptiques », *Annales Médico-Psychologiques*, II-1, 1966, p. 90-98]. Par ailleurs, à la même époque, les médecins des hôpitaux de Haight-Ashbury à San Francisco, épice de la consommation de LSD aux USA, ne recommandaient comme traitement des « épisodes psychotiques » subis par certain·es consommateurs·rices que de « mettre à l'aise » les individus et d'avoir avec eux une attitude « sympathique » visant à les tranquilliser sur leur état. Pour les cas d'états psychotiques avancés, qualifiés de « rares », une injection de chlorpromazine permettait de mettre fin aux symptômes^{xiv}. Bien que les admissions à l'hôpital soient en augmentation, les professionnels en charge de les accueillir n'étaient donc pas dans une attitude alarmiste vis-à-vis de la santé mentale de ces jeunes. Pourtant, selon Escoffier-Lambiotte, le LSD serait bien à l'origine d'une « destruction intellectuelle » : « Cette destruction – car en fin de compte il ne reste que cela – peut être observée chez les loques humaines délirant sans trêve et depuis des semaines sur les lits de l'Hôpital américain^{xv}. » Cette « mort intellectuelle » serait même « plus impressionnantes encore que la mort charnelle ». Des auteurs s'insurgent contre le caractère mensonger de cette allégation en faisant savoir que l'autrice aurait avoué dans une lettre n'avoir jamais vu un seul des cas traités dans cet hôpital^{xvi}. Outre les exagérations manifestes de ses propos, caractéristiques dans l'émergence d'une panique morale, l'autrice fait également des

erreurs de traduction particulièrement préjudiciable. Ainsi « *college* » devrait être traduit par « université », ce qui n'est pas le cas dans les articles, laissant croire que des collégien·ne·s consomment en masse du LSD.

Enfin le docteur Bensoussan n'est pas en reste et affirme que 75 % des étudiant·e·s du Centre américain de Paris ont eu au moins une expérience avec la substance. Quelques jours après la publication de l'article, *Le Monde* publie une lettre du directeur de ce centre, « stupéfait » que de telles allégations frauduleuses figurent dans ce journal^{xvii}. Contacté, le médecin avoue que ces données sont approximatives mais qu'il croit « du devoir de chacun de nous de prendre conscience du danger réel que peut représenter l'extension de cette nouvelle forme d'intoxication ». Ce chiffre de 75 % a donc été utilisé en sachant qu'il était extravagant, dans le but de susciter la peur du produit.

1.2 Amplification de la panique dans les médias français

Les trois articles d'Escoffier-Lambiotte font émerger un nouveau sujet d'inquiétude pour la population française d'autant plus que cette série est immédiatement suivie par des dizaines de reportages dans d'autres revues. Représentant pour les journalistes la source la plus facilement accessible sur le LSD en France, ils deviennent l'unique référence pour penser ce qui est désormais défini comme un problème majeur. La propagation d'articles alarmistes se produit autant dans la presse nationale que régionale mais également à la télévision. En quelques mois, des dizaines de journaux mettent le LSD en Une. Toute la presse est concernée par ce phénomène, qu'il s'agisse de revues intellectuelles ou à scandales. Moins de deux semaines plus tard, le célèbre magazine de presse populaire *Paris-Match* titrait : « LSD, nouveau péril pour l'humanité »^{xviii} et proposait un article de huit pages très largement inspirées par la série du *Monde*. Le LSD serait un nouveau « fléau » produisant des « loques humaines » conduisant « au crime ou au suicide ». La revue d'intellectuels de gauche *L'Évènement* publiait un article décrivant le renoncement à vivre des consommateur·rice·s de la substance^{xix}. *Noir et Blanc*, magazine d'actualités, affichait une couverture des plus angoissantes : « Le LSD 25 a fait son apparition en France. Alerte à la drogue qui rend fou ! »^{xx} Surtout, un numéro spécial du *Crapouillot*, bimestriel politique et satirique de droite, allait faire date. Son titre : « LSD : une bombe atomique dans la tête. »

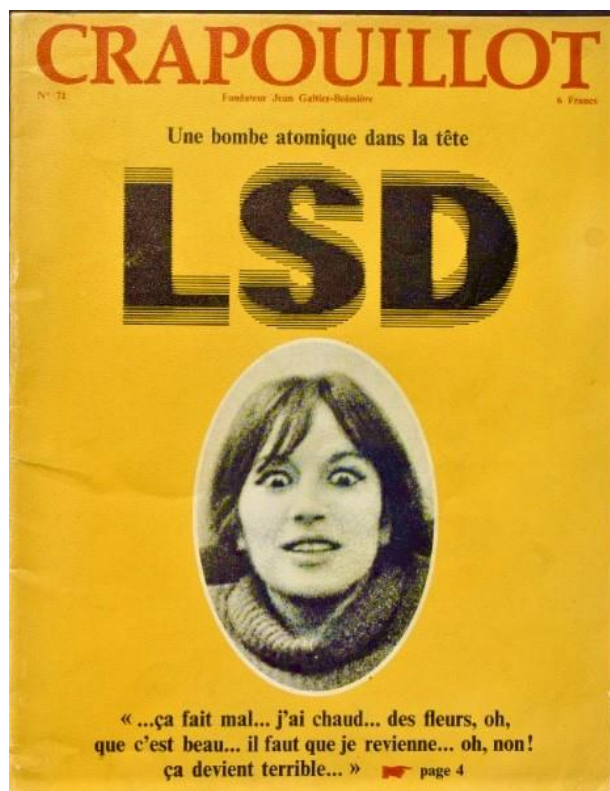


Figure 1 : Couverture du Crapouillot en 1966 (collection personnelle)

Dans *Le Monde*, l'influence de la série « Les poisons de l'esprit » sur les articles qui seront publiés dans les mois suivants est très visible : tandis qu'il n'y avait aucun article au sujet du LSD dans le journal en 1964 ni en 1965, le tableau suivant analyse les huit publications de l'année 1966 et précise l'orientation générale de la présentation de la substance :

Date (1966)	Auteur·rice	Titre	Positif/Négatif	Cite « Les poisons de l'esprit »
23/04	Anonyme	« Suspension par Sandoz des livraisons d'hallucinogènes - Convocation à Genève d'un groupe d'étude de l'O.N.U. »	Négatif	Non
28/04	Anonyme	« Nouvelle arrestation de Leary "grand prêtre de l'hallucination" »	Négatif	Oui
13/05	Anonyme	« Le LSD et les étudiants »	Neutre	Oui
26/05	Alain Clément	M. Robert Kennedy dirige une "enquête publique" sur le LSD »	Négatif	Oui
04/06	Anonyme	« Le ministre des affaires sociales place les hallucinogènes dans la	Négatif	Oui

		catégorie des stupéfiants et soumet leur utilisation – même médicale – à son autorisation »		
13/08	Anonyme	« Une étude clinique de soixante-dix drogués au L.S.D. »	Négatif	Non
13/08	L. V.	« Vers un contrôle international des hallucinogènes tranquillisants et stimulants »	Négatif	Oui
22/11	Martine Allain-Regnault	« L'intoxication par le L.S.D. devient un problème de masse »	Négatif	Oui

La folie supposément induite par le LSD est le thème central de toutes les publications françaises de l'époque, tant dans la presse nationale que régionale. Le quotidien régional *Sud-Ouest* titre ainsi : « Le LSD, la drogue qui rend fou »^{xxi}. C'est désormais dans ce cadre conceptuel unique que sera présenté le LSD. La télévision n'est pas en reste ; l'émission « Cinq colonnes à la une » diffusée sur l'une des deux seules chaînes de l'époque, réalise un documentaire montrant une femme et un homme prenant du LSD. La dose, 250 microgrammes, est importante : plus de deux fois celle de base (100 microgrammes). Ce reportage donne lieu à une présentation sur les substances pendant les actualités Gaumont diffusées en début de séance au cinéma titrée : « L'enfer du LSD ». Il est ensuite repris dans le *Crapouillot*, qui réalise un numéro entièrement dédié aux dangers du produit. Plusieurs intellectuels y sont invités à analyser la consommation de la substance de manière conservatrice. François Mauriac y condamne le « péché contre l'esprit » et l'avilissement du sens moral représenté par la consommation de psychédéliques. Jean Cau quant à lui entame dans la revue sa carrière de journaliste antidrogues. Il publiera en effet dans les années suivantes de nombreux articles pour condamner l'usage de psychotropes, par exemple dans *Elle* en 1969 où il titre « La drogue, c'est la peste »^{xxii}. Dans « Une visite en enfer »^{xxiii}, son reportage pour *Crapouillot*, il suit un jeune homme faisant l'expérience du LSD dans des conditions dramatiques et relate son récit sur un ton paternaliste et moralisateur. Dès les premières lignes de l'article il déclare trouver « indigne » la consommation de LSD et développe pendant plusieurs paragraphes le « mépris » que lui inspirent les « morts-vivants » qui se livrent à cette « démission de la volonté ». Comme on le voit, chaque production sur le sujet en engendre de nouvelles et toutes se focalisent sur les risques supposés de la substance. Le champ lexical de la folie domine. Ces productions

médiatiques ont un effet sémiotisant : leur processus de cadrage construit du sens et engendre des représentations sociales, politiques et scientifiques. La panique morale se transforme en croisade morale telle que définie par le sociologue Howard Becker : il s'agit désormais de défendre activement les normes et les valeurs de la société bourgeoise contre cette substance qui risque de les balayer^{xxiv}. Cau et Escoffier-Lambiotte deviennent ainsi des entrepreneurs de morale particulièrement actifs.

En dehors d'un groupe d'intellectuels et d'artistes constitué en un collectif nommé « Mandala », qui publie en 1967 dans le premier numéro de la nouvelle version de la revue surréaliste *Cahier noir du soleil* un « Dossier LSD » [« Dossier LSD », *Cahier noir du soleil*, n°1, 1967], faisant la défense de la substance, et d'un numéro de la revue de vulgarisation scientifique portée sur l'ésotérisme *Planète*, qui souligne les intérêts thérapeutiques du LSD, l'ensemble des productions médiatiques sur le sujet adopte un ton alarmiste.

1.3 Création de mythes

Cette médiatisation participe à créer et à diffuser des mythes autour de la consommation de LSD : la surenchère est ainsi de mise pour se démarquer dans un contexte d'accumulation des publications. Dans *l'Intransigeant*, le journaliste Paul Parisot affirme ainsi que la substance provoque « la folie durant 30 à 48 heures, parfois plus^{xxv} ». Or le LSD fait effet pour une dizaine d'heures. Le sociologue Emmanuel Henry souligne la difficulté pour les journalistes de proposer des contenus allant au rebours du discours général : « s'opposer à ces discours dominants ne peut se faire qu'à un prix extrêmement élevé pour le journaliste. Il lui faut être en contact avec des sources alternatives capable de lui fournir une approche différente du problème et des éléments susceptibles de lui donner une certaine crédibilité^{xxvi}. »

Nous avons déjà évoqué les exagérations d'Escoffier-Lambiotte au sujet des hospitalisations liées à la prise de la substance, ainsi que celles du docteur Bensoussan à propos du nombre de consommateurs de LSD. Des médecins sont d'ailleurs condamnés aux États-Unis pour avoir diffusé dans la presse de fausses affirmations concernant des accidents dus au psychotrope, comme ce directeur du Bureau des aveugles de l'État de Pennsylvanie, qui affirme en 1968 que six étudiant·e·s ont été frappé·e·s de cécité totale et permanente pour avoir longuement fixé le soleil après avoir pris du LSD. L'histoire est immédiatement reprise dans un article du *Monde*^{xxvii}. À la suite d'une enquête de police qui découvre la supercherie, le docteur déclare avoir agi de la sorte parce qu'il était inquiet de l'usage croissant de la substance par les adolescent·e·s. Cette fois *Le Monde* ne publie qu'un démenti de quelques lignes^{xxviii}, qui n'a évidemment pas l'impact de l'article original. On peut en effet le constater au vu des débats

à l'Assemblée nationale française lors du vote de la loi de 1970, qui reprennent cette affaire d'étudiant·e·s rendu·e·s aveugles. Le célèbre neuropsychiatre Henri Ey, dans un de ses ouvrages de référence sur la psychiatrie, cite à son tour ce cas^{xxix}, et nous avons pu constater lors de nos différentes interventions dans des colloques médicaux à quel point cette légende était toujours vivace chez les membres du corps médical actuel.

Revenons sur Jean Cau et son reportage : dans *Crapouillot*, il affirme avoir rencontré un jeune homme désireux d'expérimenter le LSD et avoir documenté la séance, puis avoir été ensuite lui-même drogué à son insu. L'artiste Jean-Jacques Lebel donne une autre version des faits dans un livre paru en 1968 et dont il rappelle la teneur dans un entretien avec la sociologue Anne Coppel en 2017 : « Nous avons dénoncé à juste titre Jean Cau d'avoir donné du LSD par surprise à un jeune "cobaye" qui faisait le trottoir devant le Flore à St Germain des Prés. Pour venger ce garçon, victime de la saloperie du journaliste, nous en avons mis dans le verre de Jean Cau, qui s'est précipité dans la rue en hurlant "Mon mur ! Mon mur !". On le raconte dans *Mandala*^{xxx}. Ce qu'a commis Jean Cau est un crime extrêmement grave, de ceux qui peuvent avoir des conséquences irréparables sur la santé mentale des victimes^{xxxi}. »

Les médecins ont, par ailleurs, un rôle ambigu lorsqu'ils évoquent la médiatisation du LSD. La plupart des expert·e·s de la substance ou des psychotropes en général en soulignent le caractère mensonger et purement intéressé. La médecin Françoise Sejournet, réalisant en 1968 une thèse sur la toxicomanie, ne s'y trompe pas lorsqu'elle déclare « [l]e LSD, "poule aux œufs d'or" pour la presse actuellement^{xxxii} ». D'autres, comme les psychiatres Jean Sutter et Jean-Claude Scotto se veulent rassurants : « L'affaire, il est vrai, paraît avoir déçu, jusqu'à présent, ses promoteurs : on nous promettait pour l'été dernier une "vague de fond" de la toxicomanie qui devait déferler sur la France et l'on n'a pu percevoir qu'un timide clapotis autour de quelques "beatniks" amateurs d'alcool assaisonné de nubarène [médicament psychotrope légal à cette époque]^{xxxiii}. » Pourtant, eux-mêmes n'hésitent pas à donner de fausses informations : « 25 à 50 microgrammes représentent la dose "expérimentale" moyenne ; seuls les toxicomanes utilisent des doses plus importantes, soit 150 à 300 microgrammes par prise », affirment-ils. Or les doses employées en médecine, même en France où celles-ci étaient moins fortes que dans les pays anglo-américains, pouvaient aller jusqu'à 830 microgrammes^{xxxiv}. Quant à la dose de départ pour une utilisation hédoniste, elle se situe, comme nous l'avons dit, aux alentours de 100 microgrammes, des doses de 25 microgrammes étant considérées par le corps médical comme très faibles, à peine perceptibles.

Dans un article sur les mythes produits sur le sujet, le psychanalyste Emilio Servadio commentait : « En France le LSD a été voué à l'exécration par plusieurs revues médicales (les

“instantanés médicaux” y compris). Certaines d’entre elles ont cité à ce propos de larges extraits d’un périodique totalement profane comme le *Crapouillot*, faisant ainsi une entorse étonnante à leur tradition de prudence^{xxxv}. » Or ce battage médiatique de désinformation autour du médicament a un impact presque immédiat sur la recherche médicale. La situation était désormais identique dans tous les pays occidentaux et les scientifiques impliqué·e·s dans l’étude du LSD voyaient grandir les obstacles à leurs travaux. Une partie de la classe politique trouvait également dans le thème de la consommation hédoniste des psychédéliques un moyen de justifier la poursuite de mesures conservatrices afin de protéger la population.

2. Conséquences de la panique morale

2.1 Impact sur les recherches

Aux États-Unis, où la panique morale créée autour du LSD avait commencé quelques années plus tôt^{xxxvi}, les financements se réduisent, les hôpitaux rechignent à réserver une partie de leurs locaux pour recevoir des séances de psychothérapies associées à la prise de LSD, les thérapeutes utilisant les psychédéliques dans leur pratique sont peu à peu marginalisés. Assimilé·e·s à des savants fous, à des déviant·e·s sexuel·le·s ou à des membres de sectes, il devient dès lors difficile de poursuivre sereinement les recherches face à une telle stigmatisation, comme en témoignent notamment les lettres échangées entre la psychologue américaine Betty Eisner et d’autres scientifiques engagés dans l’étude de la substance^{xxxvii}. À cette panique morale s’ajoutent les critiques de plus en plus vives à l’encontre de certaines études présentant leurs résultats sans les comparer à des groupes de contrôles : depuis le scandale de la Thalidomide (médicament ayant causé des milliers de malformations congénitales), les États-Unis adoptaient de nouvelles normes d’évaluation des médicaments, auxquelles le LSD ne pouvait répondre. La méthode des essais cliniques en double-aveugle contre placebo, qui s’impose progressivement à partir de 1962, n’était pas efficace pour étudier le LSD : les médecins et les patient·e·s étaient rapidement en mesure de distinguer celles et ceux qui avaient pris la substance. De plus, les facteurs extra-pharmacologiques (comme l’attitude maternante du thérapeute ou la décoration de la pièce dans laquelle avait lieu la séance) étaient essentiels pour en tirer des bénéfices thérapeutiques, impliquant des variables difficilement reproductibles. L’impossibilité de l’évaluer selon ces nouvelles normes associées au refus catégorique de certains scientifiques de tenter de s’y conformer nuisait ainsi à sa réputation de médicament^{xxxviii}.

Par ailleurs, les potentiel·le·s patient·e·s craignent de se voir administrer ce psychotrope désormais présenté comme une drogue dangereuse, empêchant la bonne marche des sessions.

Les récits de psychoses aggravées, de suicides, d'accidents graves inquiètent les malades, qui refusent le traitement et induisent chez celles et ceux qui l'acceptent des expériences angoissantes malgré les efforts du personnel soignant pour créer une ambiance rassurante et bienveillante^{xxxix}. Le sociologue Howard Becker a montré que les notions de déviance accolées par la société aux expériences liées aux psychotropes ainsi que leur pathologisation entraînent des conséquences funestes pour les consommateurs·rices en façonnant négativement leurs expériences^{xl}. Il en va de même avec les sujets se portant volontaires pour réaliser des séances expérimentales avec le LSD. D'une part ce cadre interprétatif pouvait induire des idées négatives (liées à la folie, à la maladie, au danger) risquant de transformer la séance en moment traumatisant, d'autre part les candidat·e·s se faisaient plus rares.

En 1968, une enquête est menée aux États-Unis auprès de 29 scientifiques effectuant des recherches sur le LSD, dans le but de déterminer quels effets le traitement médiatique sur le psychotrope a pu avoir sur leurs travaux. Dix-neuf d'entre eux rapportent un effet négatif sur le recrutement de sujets, sur les attitudes des individus déjà recrutés, sur le comportement du personnel et sur la poursuite de plusieurs projets de recherche^{xli}.

Les thérapeutes s'inquiètent en particulier du fait que les articles publiés dans la presse médicale ne proviennent pas de spécialistes des psychédéliques mais de médecin « influencés par le sensationnalisme des articles et des éditoriaux [de la presse populaire] qui, souvent, ne font pas la différence entre le médicament prescrit par un médecin et les résultats imprévisibles de l'auto-administration^{xlii} ». En France, à partir de la publication de la série « Les poisons de l'esprit », la communauté scientifique, qui avait jusqu'alors à peu près ignoré les travaux sur le LSD en dehors de quelques études principalement expérimentales, s'intéresse désormais aux risques de son usage. La revue *La Presse médicale* ne publiait ainsi qu'une ou deux recensions d'articles sur le LSD par année, le plus souvent aucune. En 1968 en revanche, onze articles traitent de la substance. Au sommaire : « Accidents chez des sujets de 18 à 25 ans » ; « Effets à long terme chez des sujets normaux » ; « LSD et lésions chromosomiques », pour ne donner que quelques exemples. Le docteur Monnerot-Dumaine, principalement connu pour ses travaux sur la linguistique, y est particulièrement virulent à l'encontre du psychotrope. Dans un article de 1968, il critique les résultats positifs obtenus avec la substance dans le traitement de l'alcoolisme, résultats qui seront pourtant finalement confirmés par une méta-analyse en 2012^{xliii} :

Dans le vif désir de trouver au LSD des propriétés bienfaisantes (qui compenseraient ses ravages), quelques auteurs ont avancé que le LSD pouvait réussir des cures remarquables chez les éthyliques. [...] L'expérience a démenti ces espoirs. La proportion des cures réussies n'est pas plus élevée qu'avec les moyens classiques, et comme ces cures ont été

accompagnées à grand renfort de psychothérapie, il est probable que la guérison du sujet ait pu être obtenue par ce dernier moyen à lui seul. [...] Il y a donc lieu d'accueillir avec prudence les publications qui font l'éloge du LSD comme thérapeutique efficace de l'éthylisme^{xliv}.

Monnerot-Dumaine, visiblement très peu informé, ne cite pas la thèse française sur le traitement de l'alcoolisme ayant démontré 46 % de réussite sur le long terme (plus de 18 mois) soutenue trois ans plus tôt à Strasbourg^{xlv}.

2.2 Le corps médical français divisé

En France, quelques voix s'élèvent malgré tout du côté des scientifiques engagés dans l'étude du LSD pour en défendre les recherches et l'emploi thérapeutique. Le professeur Pierre Deniker, psychiatre de Sainte-Anne, l'un des principaux hôpitaux impliqués dans les études sur les psychédéliques, condamne fermement et à plusieurs reprises les exagérations publiées tant dans la presse populaire que spécialisée. Lors d'une communication du docteur Bensoussan sur les dangers de ces substances, il prend la parole :

Quoiqu'il en soit, les médecins doivent garder une attitude objective en dépit de l'émotion suscitée par les campagnes de presse qui tendent souvent à souligner les méfaits de la psychopharmacologie plutôt que les progrès qu'elle a permis. Il apparaît extrêmement fâcheux qu'il puisse être question de supprimer la fabrication honnête des hallucinogènes, ce qui n'empêchera certes pas la fabrication clandestine aux États-Unis et ce qui risque effectivement de priver les psychiatres sinon d'un médicament, du moins d'un moyen d'investigation irremplaçable. En dépit des ravages des toxicomanies de stupéfiants, il n'a jamais été question de cesser la fabrication des morphiniques : il y a là une question de principe touchant à la liberté de prescription du médecin^{xlvi}.

Au cours d'une autre conférence, Deniker insiste sur la rareté des psychoses dues aux psychédéliques au regard du nombre de consommateurs^{xlvii}. Henri Ey, lui aussi impliqué dans la recherche sur le LSD déclare : « Nous ne reprendrons pas ici à notre compte les prudhommeries [*sic*] moralisantes des censeurs "sérieux et méritants"^{xlviii}. » D'autres rappelaient que « les psychodysléptiques que sont le L.S.D. 25, la psylocybine [*sic*] et la mescaline, ont des usages bien définis dans lesquels ils sont irremplaçables^{xlix} ».

Au cours d'une discussion sur le thème des toxicomanies de la Société Médico-Psychologique en 1970, le docteur Bonnafé aborde la question des pressions politiques subies par une partie du corps médical pour présenter les psychédéliques sous un jour péjoratif :

Il semble clair aujourd'hui que l'on observe une résistance accrue aux fortes pressions que nous avons subies depuis quelques temps. Un certain chœur demandait aux psychiatres d'approvisionner une véritable campagne d'*inflation* du discours sur « la drogue » et de cautionner des conduites de *répression* à l'égard des victimes. Le sens de cette campagne était pour moi très clair. Il s'agissait de charger « la jeunesse » d'une fonction de *bouc émissaire* des péchés de la société. Aussi me semble-t-il bon, pour l'honneur de la psychiatrie, qu'elle se défie de toute complicité avec une telle entreprise¹.

Dans sa thèse de médecine, Marie-Joser Maguer renchérit :

Les « abus commis par les toxicomanes » ne semblent pas pouvoir expliquer à eux-seuls l'intervention des pouvoirs publics et il convient ici de parler de la situation confortable mais aussi ambiguë des médecins dans ce domaine. Ambiguë car ce sont tout de même des médecins qui furent à l'origine de la « campagne de presse » dont nous avons parlé et qui contribua à alerter les pouvoirs publics quant à l'existence d'un « danger », tout autant (et sans doute plus) que les « abus des toxicomanes », du moins en ce qui concerne le LSD puisque à cette époque où des médecins « lançaient un cri d'alarme », Monsieur de Préfet de Police Papon précisait quant à lui qu'il n'y avait pas eu en France la moindre « affaire » concernant le LSD (malgré la surveillance intensive développée à la demande de « médecins spécialistes »^{li}.

Il est clair aujourd'hui que quelques membres du corps médical des années 1966-1970 virent dans la lutte contre le LSD un moyen de se mettre en avant à un moment où la sphère politique, alertée par la presse, prenait des mesures pour juguler « l'épidémie » de toxicomanie présumée. Des enjeux socioprofessionnels importants se jouaient alors, notamment dans l'accès à des postes de responsabilité dans les nouvelles structures organisées pour recevoir et soigner les personnes toxicomanes^{lii}. Des personnalités telles que Pierre Bensoussan ou Claude Olievenstein [dès sa thèse en 1967, Sami Olievensztein, « Contribution à l'étude du L.S.D 25 en clinique psychiatrique. Relations entre l'état clinique, les thérapeutiques psychotropes et l'effet du Diethylamide de l'acide lysergique » Thèse de médecine, Paris, 1967, p. 62], qui présentaient tous deux les adeptes du LSD comme des toxicomanes bien que la substance ne provoque pas d'addiction, furent ainsi pour de nombreuses années les experts des drogues, de surcroît auteurs à succès de cette thématique. Bensoussan obtint ainsi un poste de professeur à Nanterre pour un cours sur les addictions et devint expert national des tribunaux ; Olievenstein quant à lui décrocha le poste de direction du Centre médical Marmottan destiné à proposer une nouvelle prise en charge des toxicomanes et eut une grande carrière d'adictologue.

2.3 Le décret de juin 1966, une « législation par les tabloïds »

Les réactions politiques à l'alerte lancée par *Le Monde* ne se font pas attendre. Dès le 17 mai, le Député de la 4^e circonscription de Paris Pierre Bas dépose une question au gouvernement : « des enquêtes parues dans la grande presse, des articles dans les publications scientifiques, ont appelé l'attention sur les risques considérables que font courir à la santé publique les produits hallucinogènes^{liii}. » Il demande quelles mesures l'État compte-t-il prendre « pour enrayer les ravages causés par ces produits ». Le 1^{er} juin, le gouvernement se réunit pour décider des moyens à mettre en œuvre pour empêcher la diffusion de « l'épidémie » de LSD. Les pouvoirs publics craignent en effet de voir déferler sur la France la vague de contestation contre l'ordre établi mené par une partie de la jeunesse américaine. Le concept de « panique

morale » appliquée aux drogues repose notamment sur l'idée de bouleversement irréversible de la société et à celle de l'invasion par l'étranger, les deux périls étant étroitement liés^{liv}. Dans le cas du LSD les « *beatniks* » américains sont particulièrement visés comme risquant d'introduire en France, outre la drogue destructrice, une philosophie de vie s'opposant aux normes de l'époque. Ces jeunes, entre 18 et 25 ans, sont décrits comme fuyant leurs familles et leurs principes moraux pour rejoindre « une société nouvelle, dont les signes les plus extérieurs sont le mode de vie errante, la pauvreté et la mise en commun des biens, des partenaires et des expériences^{lv} ».

Le ministre des Affaires sociales, Jean-Marcel Jeanneney décide dès lors de classer le LSD et d'autres psychédéliques comme la mescaline ou la psilocybine dans le Tableau B des stupéfiants : l'importation, la détention et l'emploi de ces produits, sans autorisation ministérielle préalable, constituent désormais un délit passible de sanctions pénales graves. Leur emploi thérapeutique est interdit, mais ils peuvent toujours être employés pour la recherche, sur autorisation spéciale délivrée par le ministère. Cette décision intervient donc un mois et demi seulement après la série d'articles du *Monde*, qui publie un article dès la parution du décret au Journal Officiel le 3 juin. Le journal se réjouit de son rôle dans cette affaire : « On ne peut que se féliciter de la réaction énergique et rapide grâce à laquelle le ministre des affaires sociales donne à la police française et aux services de protection de la jeunesse une arme efficace pour la répression des abus enregistrés en matière d'intoxication par les hallucinogènes (Voir l'enquête parue à ce sujet dans le Monde des 21, 22 et 23 avril 1966)^{lvi}. » La France devient ainsi le premier pays au monde à classer le LSD dans la liste des stupéfiants.

Le 8 décembre 1966, la question du « développement de la toxicomanie chez les jeunes » en lien avec le LSD est à nouveau portée devant le conseil municipal de la ville de Paris. On constate dans les débats à quel point la presse a eu un impact fort pour la politique de l'époque : « Des enquêtes, des reportages, des témoignages publiés par de nombreux journaux sont venus confirmer l'existence du problème et ont apporté des précisions souvent intéressantes. » ; « L'étude de ce problème par la presse, sa répercussion dans l'opinion publique et les petits incidents qui ont pu se produire ont amené le Gouvernement à réagir. » ; « À la suite d'articles parus dans la presse, une partie de l'opinion publique a pu s'émouvoir et le problème de la drogue se devait d'être abordé car il constitue une menace^{lvii}. »

Deux ans plus tard, le commissaire Carrère, patron de l'Office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants déclarait pourtant toujours : « On raconte beaucoup d'histoires, mais les rafles périodiques que nous faisons l'hiver dans les cabarets et l'été sur les plages sont

pratiquement sans résultats. Et quand on a fouillé la Sorbonne où paraît-il se faisaient des orgies de stupéfiants, on n'a rien trouvé du tout^{lviii}. » Si le décret de juin 1966 est donc très nettement une décision politique menée non pas à cause d'un risque avéré, tant scientifiquement que statistiquement, pour la population française, mais pour réagir à une campagne de presse intense, les débats ne cessent pas pour autant en 1966. Durant le vote de la loi de 1970 instaurant un régime d'exception dans la législation française à l'encontre de l'usage de stupéfiants, l'influence entre la presse et les pouvoirs publics se fait encore fortement sentir. Comme le montre la juriste Elizabeth Dolard-Roche, les décisions prises vont à l'encontre des critiques émanant des acteurs du champ médical et judiciaire^{lix}, mais visent encore à apaiser l'opinion publique.

2.4 Arrêt des études

Ces décisions politiques prises dans l'urgence sonnent le glas des études françaises menées sur le LSD. Des recherches sur ses bénéfices dans le traitement de l'alcoolisme, de certaines maladies mentales, mais aussi comme agent de thérapies de conversion homosexuelles^{lx} étaient conduites depuis 1951 dans plusieurs laboratoires. Plus que la thérapeutique, les chercheurs français·es s'intéressaient à l'étude des modes d'action du LSD, tentant d'analyser, de hiérarchiser et d'ordonner les troubles du comportement induits (chez l'être humain comme chez l'animal non humain)^{lxi}. La majorité des travaux était consacrée à l'étude des fonctions psychiques durant l'expérience lysergique : évaluation de l'intelligence, de l'aptitude spatiale, attentionnelle, de la mémoire, du temps de réaction, du sens de temporalité, de la motricité^{lxii}. Les études proposant des enregistrements électroencéphalographiques étaient également nombreuses^{lxiii}.

En 1967, lors d'une discussion à la Société Médico-Psychologique, Pierre Deniker décrit une situation déjà critique : ayant fait une demande d'autorisation pour effectuer des recherches sur un autre psychédélique, la psilocybine, il en est empêché par le Service Central de la Pharmacie qui se refuse à commander cette substance, réclamant qu'il prenne lui-même la responsabilité de l'acheter et de la conserver. « Dans ces conditions on peut se demander si la pratique de l'autorisation personnelle ne risque pas d'entraver complètement l'emploi des substances en question par des cliniciens peu habitués à assumer les responsabilités antérieurement dévolues au Pharmacien^{lxiv}. »

Outre les problèmes directement liés au décret, qui ne prévoit pas une réglementation précise permettant d'accorder des autorisations pour mener de nouvelles recherches, la question de la reconduction des fonds attribués aux travaux en cours est centrale dans l'arrêt des études.

En octobre 1966, la demande de financement du docteur Pinchas Borenstein, médecin en chef de l'hôpital psychiatrique de Villejuif, qui travaille depuis 1963 avec le LSD grâce à une subvention de L'INSERM et produit des études sur un grand nombre de patient·e·s, est rejetée : « L'équipement scientifique actuellement possédé semble très largement suffisant pour la poursuite de ces recherches » déclare le médecin en charge d'étudier le dossier^{lxv}. Jean Thuillier, premier scientifique français à avoir travaillé avec le LSD en France dès 1951 à Sainte-Anne rencontre également des difficultés financières : en décembre 1966, la convention de l'INSERM n'est pas reconduite pour l'année 1967. Thuillier s'en étonne dans une lettre au directeur général : « Je ne puis que regretter la décision de cette commission d'autant que les travaux que j'ai pu effectuer au cours des cinq dernières années, grâce à cette subvention, ont donné lieu à de nombreuses publications en France et à l'étranger et la prise de plusieurs brevets par le CNRS et l'INSERM^{lxvi}. »

CONCLUSION

La dernière étude sur l'être humain est publiée en France en 1971 par l'équipe du docteur Borenstein, mais repose vraisemblablement sur des données datant, au plus tard, de 1966^{lxvii}. La situation est identique dans tous les pays occidentaux : malgré des recherches décisives dans la compréhension du cerveau, des neurotransmetteurs, de la schizophrénie, dans le traitement des addictions^{lxviii}, des avancées essentielles dans les domaines du « *care* » et des soins palliatifs alors émergents^{lxix}, une remise en cause des pratiques psychiatriques proposant un renouvellement de la manière de prendre en charge les patient·e·s^{lxx}, le contexte politique et médiatique enterre ces travaux au début des années 1970. Ils demeurent comme une erreur de parcours de la science occidentale et sont rapidement invisibilisés, les articles publiés disparaissant par exemple des bibliographies de leurs auteur·rices.

L'impact de cette panique morale trouve encore des échos cruciaux dans la recherche contemporaine : il est ainsi significatif de constater que si les études biomédicales sur les psychédéliques reprennent dans plusieurs pays, celles-ci se concentrent principalement sur la psilocybine, bien moins stigmatisée médiatiquement à l'époque. En France, cette « renaissance psychédélique » peine à trouver une légitimité auprès des professionnel·le·s de santé et des pouvoirs publics ; les demandes de financements de programmes de recherches y ont été jusqu'à présents classées sans suites.

Cette étude de cas illustre les conséquences de la perméabilité de la recherche scientifique aux domaines médiatiques, politiques et sociaux, dont elle ne peut d'ailleurs jamais totalement s'extraire. Dans une situation de science « post-normale », la production des savoirs

scientifiques ne peut plus être détachée de ces valeurs contextuelles. Le point de vue moral et la réaction émotionnelle qu'il ne peut manquer de provoquer est alors un frein à l'élaboration d'une recherche libérée de considérations d'ordre passionnelles, ce qui risque d'en entraver les avancées et affecte les représentations liées aux objets étudiés. Paradoxalement pourtant, l'inscription de la science dans la société pourrait conduire dans les prochaines années à un bouleversement du paradigme d'après lequel étaient compris jusqu'alors les psychédéliques en Occident, notamment par le biais d'associations, les « Sociétés psychédéliques », se chargeant de diffuser auprès de la communauté scientifique les résultats des recherches, passées et présentes, sur ces substances.

Bibliographie

- « Discussion de la séance solennelle du 25 mai 1970 consacrée à l'étude des "toxicomanies d'aujourd'hui" », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 1, 1970, p. 133.
- « Le commissaire Carrère raconte sa victoire sur le gang de la drogue », *Paris-Match*, no 1001, 1968, p. 72-75.
- « Le LSD 25 a fait son apparition en France. Alerte à la drogue qui rend fou! », *Noir et Blanc*, no 1106, 1966.
- « Le LSD et les étudiants - Lettre de M. David », *Le Monde*, 1966.
- « Le LSD n'a pas rendu aveugle des étudiants », *Le Monde*, 1968.
- « Le LSD, la drogue qui rend fou », *Sud-Ouest*, 1966, p. 3.
- « Le ministre des affaires sociales place les hallucinogènes dans la catégorie des stupéfiants et soumet leur utilisation - même médicale - à son autorisation », *Le Monde*, 1966.
- « LSD, soleil et cécité », *Le Monde*, 1968.
- « Playboy Interview: Timothy Leary », *Playboy*, no 9, 1966, p. 93-112 et p. 250-256.
- « Question de M. Claude-Gérard Marcus à M. le Préfet de police concernant les progrès des différentes formes de toxicomanie dans certaines couches de la jeunesse et les mesures de protection qu'elles devraient entraîner, Séance du 21 mars 1966 », *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, V. LXXXVI, no 5, 1966, p. 175-177.
- « Question de M. Claude-Gérard Marcus à M. le Préfet de police sur les mesures prises pour lutter contre le développement de la toxicomanie chez les jeunes, séance du 8 décembre », *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, vol. LXXXVI, no 24, 1966, p. 929-933.
- ABRAMSON, « LSD in Psychotherapy and Alcoholism », *American Journal of Psychotherapy*, no 20, 1966, p. 415-457.
- BAILLY & G. RUTTEN, « Presse et LSD - Pouvoir et LSD », dans BAILLY & G. RUTTEN(dir.), *Dossier L.S.D.* Paris, P. Belfond, 1974, p. 95-98.
- BAS, Pierre, « Questions au gouvernement », *Journal Officiel de la République française*, no 61, 1966, p. 2533.
- BECKER, Howard, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 1985.
- BENSOUSSAN, Pierre André & A JOANNIDES, « A propos de l'expérience psychédélique », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 2, 1966, p. 98-103.
- BENSOUSSAN, Pierre André & A. JOANNIDES, « A propos de l'expérience psychédélique (Suite) », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. I, no 125, 1967, p. 112-116.

- BENSOUSSAN, Pierre André, A. JOANNIDES et J. P. SOUBRIER, « Note sur quelques accidents de l'usage incontrôlé des psychodysléptiques et à propos de l'expérience psychédélique », *Annales Médico-Psychologiques*, II-1, 1966, p. 90-98.
- BONNAFÉ, Lucien, « Discussion de la séance solennelle du 25 mai 1970 consacrée à l'étude des "toxicomanies d'aujourd'hui" », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 1, 1970, p. 132-136.
- BORENSTEIN, Pinchas, CUJO, Philippe & CHAMPION, C., « Action électro-encéphalographique de deux substances désynchronisantes (Lysergamide et Diazepam) sur les rythmes lents d'origine organique ou dus aux psychotropes », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. 129, no 1, 1971, p. 228-233.
- BORENSTEIN, Pinchas, CUJO, Philippe & OLIEVENSTEIN, Claude, « Épreuve à la diéthylamide de l'acide lysergique (LSD-25) et thérapeutiques psychotropes : étude électro-encéphalographique », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 2, 1965, p. 237-246.
- CAU, Jean, « La drogue c'est la peste », *Elle*, no 1245, 1969, p. 96-101.
- , « Une visite en enfer », *Crapouillot*, no 71, 1966, p. 24-31.
- COHEN, Stanley, *Folk devils and moral panics the creation of the Mods and Rockers*, London, MacGibbon & Kee, 1972.
- CORNWELL Benjamin & Annulla LINDERS, « The myth of "moral panic": an alternative account of LSD prohibition », *Deviant Behavior*, vol. 23, no 4, 2002, p. 307-330.
- DAHLBERG, Charles, MECHANHECK, Ruth & Stanley FELDSTEIN, « LSD Research: The Impact of Lay Publicity », *American Journal of Psychiatry*, vol. 125, no 5, 1968, p. 685-689.
- DELAY Jean & Philippe BENDA, « L'expérience lysergique. LSD-25. À propos de 75 observations cliniques », *Encéphale*, 3-4, 1958, p. 169-209 et 309-344.
- DELAY, Jean, PICHOT, Pierre, LAINÉ, Bernard & PERSE, Jacques « Les modifications de la personnalité produites par la diéthylamide de l'acide lysergique (LSD 25). Étude par le Test de Rorschach », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 1, 1954, p. 1-13.
- DENIKER, Pierre, « Sur les abus des drogues psychodysléptiques : toxicomanies modernes et pharmaco-psychoses », *Annales Médico-psychologiques*, vol. I, no 127, 1969, p. 193-211.
- DOLARD-ROCHE, Élisabeth, *L'usage de stupéfiants : analyse de la loi du 31 décembre 1970 et de son contexte psycho-social*, Thèse d'histoire du droit, Lyon 3, 2000.
- DUBUS, Zoë, « LSD et soins palliatifs dans les années 1960, un rendez-vous manqué? », *Médecine Palliative*, 2021.
- DUBUS, Zoë, « Utiliser les psychédéliques pour "guérir" des adolescents homosexuels ? Essai de thérapie de conversion, France, 1960 », *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, vol. 178, no 6, 2020, p. 650-656.
- DUBUS, Zoë, « Marginalisation, stigmatisation et abandon du LSD en médecine », *Histoire, médecine et santé*, 15, 2020, p. 87-105.
- EISNER, Betty Grover, « Remembrances of LSD Therapy Past », [manuscrit non publié], Multidisciplinary Association for Psychedelic Studies (MAPS), 2002. En ligne : <<https://maps.org/resources/psychedelic-bibliography>>.
- ESCOFFIER-LAMBIOTTE, Claudine « Les poisons de l'esprit I. Des Aztèques à l'arme chimique », *Le Monde*, 1966, p. 1 et 11.
- , « Les poisons de l'esprit II. L'antisociété par l'hallucination », *Le Monde*, 1966, p. 8.
- , « Les poisons de l'esprit III. Aux sources de la folie », *Le Monde*, 1966, p. 9.
- EY, Henri, « LSD et expériences psychédéliques », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. XXXIV, no 4, 1969, p. 249-296.
- , *Traité des hallucinations*, Paris, Masson et Cie, 1973.
- FOUGÈRE, Paule, « La drogue singulière », *Revue des Deux Mondes*, 1970, p. 188-192.

- FOURQUET, Jérôme & Marion CHASLES-PARROT, « Les Français et le cannabis », Paris, IFOP, 2018.
- FRANKLIN, Bob & Gareth LAVERY, « Legislation by tabloid? », *Community Care*, 1989, p. 26-28.
- GASTAUT, H, FERRER, S., CASTELLS, C., NICOLLE, N. & K. LUSCHNAT, « Action de la diéthylamide de l'acide d-lysergique (LSD 25) sur les fonctions psychiques et l'électroencéphalogramme », *Stereotactic and Functional Neurosurgery*, vol. 13, no 2, 1953, p. 102-120.
- GIFFORT, Danielle, *Acid Revival: The Psychedelic Renaissance and the Quest for Medical Legitimacy*, University Of Minnesota Press, 2020.
- GOODE, Erich, « Moral panics and disproportionality: the case of LSD use in the sixties », *Deviant Behavior*, vol. 29, no 6, 2008, p. 533-543.
- GRENIER, Amélie, « Les “jeunes”, les “amazones”, les “célestes” : les figures de la panique morale sur les drogues à Montréal dans le journal *La Patrie*, entre 1921 et 1923 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 28, no 2, 2020, p. 50-73.
- HARTOGSOHN, Ido, *American Trip: Set, Setting, and the Psychedelic Experience in the Twentieth Century*, Cambridge, MIT Press, 2020.
- HENRY, Emmanuelle, « Du silence au scandale », *Réseaux*, vol. 122, no 6, 2003, p. 237-272.
- HINTZEN, Annelie & Torsten PASSIE, *The pharmacology of LSD: a critical review*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- KREBS, Teri S. & Pål-Ørjan JOHANSEN, « Lysergic acid diethylamide (LSD) for alcoholism: meta-analysis of randomized controlled trials », *Journal of Psychopharmacology (Oxford, England)*, vol. 26, no 7, 2012, p. 994-1002.
- , « Psychedelics and Mental Health: A Population Study », *PLoS ONE*, vol. 8, no 8, 2013, p. 1-9.
- LEBEL, Jean-Jacques, « En dehors du cadre », dans J.-C. BAILLY & G. RUTTEN, (dir.), *Dossier L.S.D.*, Paris, P. Belfond, 1974, p. 25-36.
- LEBEL, Jean-Jacques & Anne COPPEL, « Se transformer de voyeur en voyant », *Chimères*, vol. 91, no 1, 2017, p. 243-256.
- MAGUER, Marie-José, *LSD : problèmes sociaux et scientifiques. Mythes ou réalités*, Thèse de médecine, Paris, 1977.
- MARCHANT, Alexandre, *L'impossible prohibition*, Paris, Perrin, 2018.
- MEGRET, Lise, « LSD 25 : oublier de vivre », *L'évènement*, no 4, 1966, p. 67-71.
- MÉZERETTE Jean & Philippe DE BAUSSET, « LSD, nouveau péril pour l'humanité », *Paris-Match*, no 891, 1966, p. 92-99.
- MONNEROT-DUMAINE, Marcel, « LSD et alcoolisme », *La Presse Médicale*, no 38, 1968, p. 1804.
- OLIVET Fabrice & Samuel ROBERTS, « Guerre à la drogue, guerre raciale ? », *Esprit*, vol. Février, no 2, 2017, p. 85-93.
- ORAM, Matthew, *The Trials of Psychedelic Therapy: LSD Psychotherapy in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2018.
- ORSINI, Francise & Philippe BENDA, « Étude expérimentale du ralentissement de la performance sous LSD-25 », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 3, 1959, p. 519-525.
- PAHNKE, W. H., A. A. KURLAND, L. E. GOODMAN et W. A. RICHARDS, « LSD-assisted psychotherapy with terminal cancer patients », *Current Psychiatric Therapies*, vol. 9, 1969, p. 144-152.
- PARISOT, Paul, « Halte à la “drogue qui rend fou”! L'usage clandestin du LSD réprimé », *L'Intransigeant*, 1966, p. 8.

- PASSIE, Torsten, *Psycholytic and Psychedelic Therapy Research 1931-1995: A Complete International Bibliography*, Hannover, Laurentius Publishers, 1997.
- PASSOUANT, Pierre, PASSOUANT-FONTAINE, Thérèse & Jean CADILHAC, « Action du L.S.D.25 sur le comportement et les rythmes corticaux et rhinencéphaliques du chat », *Comptes rendus de la Société de biologie*, vol. 150, 1956, p. 2237-2241.
- SEJOURNET, Françoise, *Aspects actuels de la toxicomanie*, Thèse de médecine, Paris, 1968.
- SERVADIO, Emilio, « Autour du LSD un mythe est né », *Planète*, no 33, 1967, p. 103-107.
- SIFF, Stephen, *Acid Hype: American News Media and the Psychedelic Experience*, Urbana, University of Illinois Press, 2015.
- SMITH, David E., « Use of LSD in the Haight-Ashbury—Observations at a Neighborhood Clinic », *California Medicine*, vol. 110, no 6, 1969, p. 472-476.
- SNELDERS, Stephen, KAPLAN, Charles & Toine PIETERS, « On cannabis, chloral hydrate, and career cycles of psychotropic drugs in medicine », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 80, no 1, 2006, p. 95-114.
- SOULAIRAC, André, « Rapport sur la demande formulée par M. Borenstein pour obtenir une subvention dans le cadre de l'action concertée "Fonctions et maladies du cerveau" », *Archives nationales, Santé ; Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) (1947-1972), Cerveau 19760215/58 CR 66-04*, 1966.
- SUTTER, Jean M. & Jean-Claude SCOTTO, « Vérités médicales sur le LSD 25, poison à la mode », *Antenne Médicale*, vol. 4-5, no 1, 1967, p. 25-28.
- THUILLIER, Jean, « Lettre de Jean Thuillier au directeur général de l'INSERM », *Archives nationales, Santé ; Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) (1947-1972), Cerveau 19760215/59 CR-66-025*, 1966.
- WEIL, Jean, *Essai d'utilisation des psychodysléptiques dans le traitement des alcooliques en hôpital psychiatrique*, Thèse de médecine, Strasbourg, 1965.

Notes

- ⁱ A. HINTZEN & T. PASSIE, *The pharmacology of LSD: a critical review*, Oxford, Oxford University Press, 2010.
- ⁱⁱ S. COHEN, *Folk devils and moral panics the creation of the Mods and Rockers*, London, MacGibbon & Kee, 1972.
- ⁱⁱⁱ E. GOODE, « Moral panics and disproportionality: the case of LSD use in the sixties », *Deviant Behavior*, vol. 29, no 6, 2008, p. 533-543.
- ^{iv} B. CORNWELL & A. LINDERS, « The myth of "moral panic": an alternative account of LSD prohibition », *Deviant Behavior*, vol. 23, no 4, 2002, p. 307-330.
- ^v B. FRANKLIN & G. LAVERY, « Legislation by tabloid? », *Community Care*, 1989, p. 26-28.
- ^{vi} S. SNELDERS, C. KAPLAN & T. PIETERS, « On cannabis, chloral hydrate, and career cycles of psychotropic drugs in medicine », *Bulletin of the History of Medicine*, vol. 80, no 1, 2006, p. 95-114.
- ^{vii} J. FOURQUET & M. CHASLES-PARROT, « Les Français et le cannabis », Paris, IFOP, 2018.
- ^{viii} A. HINTZEN & T. PASSIE, *The pharmacology of LSD: a critical review*, *op. cit.*

-
- ^{ix} T. S. KREBS & P.-Ø. JOHANSEN, « Psychedelics and Mental Health: A Population Study », *PLoS ONE*, vol. 8, no 8, 2013, p. 1-9.
- ^x Le 31 décembre 1970 est votée en France la loi n° 70-1320 relative aux mesures sanitaires de lutte contre la toxicomanie et à la répression du trafic et de l'usage illicite de substances vénéneuses.
- ^{xi} « Question de M. Claude-Gérard Marcus à M. le Préfet de police concernant les progrès des différentes formes de toxicomanie dans certaines couches de la jeunesse et les mesures de protection qu'elles devraient entraîner, Séance du 21 mars 1966 », *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, V. LXXXVI, no 5, 1966, p. 175-177.
- ^{xii} C. ESCOFFIER-LAMBIOTTE, « Les poisons de l'esprit I. Des Aztèques à l'arme chimique », *Le Monde*, 1966, p. 1 et 11 ; C. ESCOFFIER-LAMBIOTTE, « Les poisons de l'esprit II. L'antisociété par l'hallucination », *Le Monde*, 1966, p. 8 ; C. ESCOFFIER-LAMBIOTTE, « Les poisons de l'esprit III. Aux sources de la folie », *Le Monde*, 1966, p. 9.
- ^{xiii} C. ESCOFFIER-LAMBIOTTE, « Les poisons de l'esprit II. L'antisociété par l'hallucination », *loc. cit.*, p. 8.
- ^{xiv} D. E. SMITH, « Use of LSD in the Haight-Ashbury—Observations at a Neighborhood Clinic », *California Medicine*, vol. 110, no 6, 1969, p. 472-476. Le fait était déjà évoqué par le psychiatre Timothy Leary en 1966 : « Playboy Interview: Timothy Leary », *Playboy*, no 9, 1966, p. 93-112 et p. 250-256.
- ^{xv} C. ESCOFFIER-LAMBIOTTE, « Les poisons de l'esprit III. Aux sources de la folie », *loc. cit.*, p. 9.
- ^{xvi} J.-C. BAILLY & G. RUTTEN, « Presse et LSD - Pouvoir et LSD », dans J.-C. BAILLY & G. RUTTEN (dir.), *Dossier L.S.D.* Paris, P. Belfond, 1974, p. 95-98.
- ^{xvii} « Le LSD et les étudiants - Lettre de M. David », *Le Monde*, 1966.
- ^{xviii} J. MÉZERETTE & P. DE BAUSSET, « LSD, nouveau péril pour l'humanité », *Paris-Match*, no 891, 1966, p. 92-99.
- ^{xix} L. MEGRET, « LSD 25 : oublier de vivre », *L'évènement*, no 4, 1966, p. 67-71.
- ^{xx} « Le LSD 25 a fait son apparition en France. Alerte à la drogue qui rend fou! », *Noir et Blanc*, no 1106, 1966.
- ^{xxi} « Le LSD, la drogue qui rend fou », *Sud-Ouest*, 1966, p. 3.
- ^{xxii} J. CAU, « La drogue c'est la peste », *Elle*, no 1245, 1969, p. 96-101.
- ^{xxiii} J. CAU, « Une visite en enfer », *Crapouillot*, no 71, 1966, p. 24-31.
- ^{xxiv} H. BECKER, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 1985.
- ^{xxv} P. PARISOT, « Halte à la "drogue qui rend fou" ! L'usage clandestin du LSD réprimé », *L'Intransigeant*, 1966, p. 8.
- ^{xxvi} E. HENRY, « Du silence au scandale », *Réseaux*, vol. 122, no 6, 2003, p. 256.
- ^{xxvii} « LSD, soleil et cécité », *Le Monde*, 1968.
- ^{xxviii} « Le LSD n'a pas rendu aveugle des étudiants », *Le Monde*, 1968.
- ^{xxix} H. EY, *Traité des hallucinations*, Paris, Masson et Cie, 1973.
- ^{xxx} J.-J. LEBEL, « En dehors du cadre », dans J.-C. BAILLY & G. RUTTEN (dir.), *Dossier L.S.D.*, Paris, P. Belfond, 1974, p. 25-36.
- ^{xxxi} J.-J. LEBEL & A. COPPEL, « Se transformer de voyeur en voyant », *Chimères*, vol. 91, no 1, 2017, p. 252.
- ^{xxxii} F. SEJOURNET, *Aspects actuels de la toxicomanie*, Thèse de médecine, Paris, 1968, p. 95.
- ^{xxxiii} J. M. SUTTER & J.-C. SCOTTO, « Vérités médicales sur le LSD 25, poison à la mode », *Antenne Médicale*, vol. 4-5, no 1, 1967, p. 25.
- ^{xxxiv} J. WEIL, *Essai d'utilisation des psychodysléptiques dans le traitement des alcooliques en hôpital psychiatrique*, Thèse de médecine, Strasbourg, 1965.
- ^{xxxv} E. SERVADIO, « Autour du LSD un mythe est né », *Planète*, no 33, 1967, p. 104.
- ^{xxxvi} S. SIFF, *Acid Hype: American News Media and the Psychedelic Experience*, Urbana, University of Illinois Press, 2015.
- ^{xxxvii} B. G. EISNER, « Remembrances of LSD Therapy Past », 2002 [manuscrit non publié] Disponible sur le site de la Multidisciplinary Association for Psychedelic Studies (MAPS) : en ligne : <<https://maps.org/resources/psychedelic-bibliography>>.
- ^{xxxviii} M. ORAM, *The Trials of Psychedelic Therapy: LSD Psychotherapy in America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2018 ; Z. DUBUS, « Marginalisation, stigmatisation et abandon du LSD en médecine », *Histoire, médecine et santé*, no 15, 2020, p. 87-105 ; D. GIFFORT, *Acid Revival: The Psychedelic Renaissance and the Quest for Medical Legitimacy*, University Of Minnesota Press, 2020.
- ^{xxxix} W. N. PAHNKE *et al.*, « LSD-assisted psychotherapy with terminal cancer patients », *Current Psychiatric Therapies*, vol. 9, 1969, p. 151.
- ^{xl} H. BECKER, *Outsiders : études de sociologie de la déviance*, *op. cit.*
- ^{xli} C. C. DAHLBERG, R. MECHANECK & S. FELDSTEIN, « LSD Research: The Impact of Lay Publicity », *American Journal of Psychiatry*, vol. 125, no 5, 1968, p. 685-689.
- ^{xlii} « influenced by the sensationalism of these articles and editorials which often do not discriminate between the effects of the drug when prescribed by a physician and the unpredictable results of self-administration. » H. A.

-
- ABRAMSON, « LSD in Psychotherapy and Alcoholism », *American Journal of Psychotherapy*, no 20, 1966, p. 415.
- ^{xliii} T. S. KREBS & P.-Ø. JOHANSEN, « Lysergic acid diethylamide (LSD) for alcoholism: meta-analysis of randomized controlled trials », *Journal of Psychopharmacology (Oxford, England)*, vol. 26, no 7, 2012, p. 994-1002.
- ^{xliv} M. MONNEROT-DUMAINE, « LSD et alcoolisme », *La Presse Médicale*, no 38, 1968, p. 1804.
- ^{xlv} J. WEIL, *Essai d'utilisation des psychodysléptiques dans le traitement des alcooliques en hôpital psychiatrique*, *op. cit.*
- ^{xlvi} P. A. BENSOUSSAN & A. JOANNIDES, « A propos de l'expérience psychédélique », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 2, 1966, p. 102.
- ^{xlvii} P. DENIKER, « Sur les abus des drogues psychodysléptiques : toxicomanies modernes et pharmacopsychoses », *Annales Médico-psychologiques*, vol. I, no 127, 1969, p. 193-211.
- ^{xlviii} H. EY, « LSD et expériences psychédéliques », *L'Évolution Psychiatrique*, vol. XXXIV, no 4, 1969, p. 270.
- ^{xlix} P. FOUGÈRE, « La drogue singulière », *Revue des Deux Mondes*, 1970, p. 188-192.
- ¹ Les italiques sont de l'auteur. L. BONNAFE, « Discussion de la séance solennelle du 25 mai 1970 consacrée à l'étude des "toxicomanies d'aujourd'hui" », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 1, 1970, p. 133.
- ^{li} M.-J. MAGUER, *LSD : problèmes sociaux et scientifiques. Mythes ou réalités*, Thèse de médecine, Paris, 1977, p. 109.
- ^{lii} A. MARCHANT, *L'impossible prohibition*, Paris, Perrin, 2018.
- ^{liiii} P. BAS, « Questions au gouvernement », *Journal Officiel de la République française*, no 61, 1966, p. 2533.
- ^{liv} F. OLIVET & S. ROBERTS, « Guerre à la drogue, guerre raciale ? », *Esprit*, vol. Février, no 2, 2017, p. 85-93 ; A. GRENIER, « Les "jeunes", les "amazones", les "célestes" : les figures de la panique morale sur les drogues à Montréal dans le journal *La Patrie*, entre 1921 et 1923 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 28, no 2, 2020, p. 50-73.
- ^{lv} P. A. BENSOUSSAN & A. JOANNIDES, « A propos de l'expérience psychédélique », *loc. cit.*, p. 102.
- ^{lvi} « Le ministre des affaires sociales place les hallucinogènes dans la catégorie des stupéfiants et soumet leur utilisation - même médicale - à son autorisation », *Le Monde*, 1966.
- ^{lvii} « Question de M. Claude-Gérard Marcus à M. le Préfet de police sur les mesures prises pour lutter contre le développement de la toxicomanie chez les jeunes, séance du 8 décembre », *Bulletin municipal officiel de la Ville de Paris*, vol. LXXXVI, no 24, 1966, p. 929-933.
- ^{lviii} « Le commissaire Carrère raconte sa victoire sur le gang de la drogue », *Paris-Match*, no 1001, 1968, p. 72-75.
- ^{lix} E. DOLARD-ROCHE, *L'usage de stupéfiants : analyse de la loi du 31 décembre 1970 et de son contexte psycho-social*, Thèse d'histoire du droit, Lyon 3, 2000.
- ^{lx} Z. DUBUS, « Utiliser les psychédéliques pour "guérir" des adolescents homosexuels ? Essai de thérapie de conversion, France, 1960 », *Annales Médico-psychologiques, revue psychiatrique*, vol. 178, no 6, 2020, p. 650-656.
- ^{lxi} P. PASSOUANT, T. PASSOUANT-FONTAINE & J. CADILHAC, « Action du L.S.D.25 sur le comportement et les rythmes corticaux et rhinencéphaliques du chat », *Comptes rendus de la Société de biologie*, vol. 150, 1956, p. 2237-2241 ; J. DELAY & P. BENDA, « L'expérience lysergique. LSD-25. À propos de 75 observations cliniques », *Encéphale*, no 3-4, 1958, p. 169-209 et p. 309-344.
- ^{lxii} J. DELAY *et al.*, « Les modifications de la personnalité produites par la diéthylamide de l'acide lysergique (LSD 25). Étude par le Test de Rorschach », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 1, 1954, p. 1-13 ; F. ORSINI & P. BENDA, « Étude expérimentale du ralentissement de la performance sous LSD-25 », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 3, 1959, p. 519-525.
- ^{lxiii} H. GASTAUT *et al.*, « Action de la diéthylamide de l'acide d-lysergique (LSD 25) sur les fonctions psychiques et l'électroencéphalogramme », *Stereotactic and Functional Neurosurgery*, vol. 13, no 2, 1953, p. 102-120 ; P. BORENSTEIN, P. CUJO & C. OLIEVENSTEIN, « Épreuve à la diéthylamide de l'acide lysergique (LSD-25) et thérapeutiques psychotropes : étude électro-encéphalographique », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. II, no 2, 1965, p. 237-246.
- ^{lxiv} P. A. BENSOUSSAN & A. JOANNIDES, « A propos de l'expérience psychédélique (Suite) », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. I, no 125, 1967, p. 115.
- ^{lxv} A. SOULAIRAC, « Rapport sur la demande formulée par M. Borenstein pour obtenir une subvention dans le cadre de l'action concertée "Fonctions et maladies du cerveau" », *Archives nationales, Santé ; Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) (1947-1972), Cerveau 19760215/58 CR 66-04*, 1966.
- ^{lxvi} « Lettre de Jean Thuillier au directeur général de l'INSERM », *Archives nationales, Santé ; Institut national de la santé et de la recherche médicale (INSERM) (1947-1972), Cerveau 19760215/59 CR-66-025*, 1966.
- ^{lxvii} P. BORENSTEIN, P. CUJO & C. CHAMPION, « Action électro-encéphalographique de deux substances désynchronisantes (Lysergamide et Diazepam) sur les rythmes lents d'origine organique ou dus aux psychotropes », *Annales Médico-Psychologiques*, vol. 129, no 1, 1971, p. 228-233.

^{lxviii} T. PASSIE, *Psycholytic and Psychedelic Therapy Research 1931-1995: A Complete International Bibliography*, Hannover, Laurentius Publishers, 1997.

^{lxix} Z. DUBUS, « LSD et soins palliatifs dans les années 1960, un rendez-vous manqué? », *Médecine Palliative*, 2021.

^{lxx} I. HARTOGSOHN, *American Trip: Set, Setting, and the Psychedelic Experience in the Twentieth Century*, Cambridge, MIT Press, 2020.